

Les écrivains qui se mêlent de donner des conseils sur la meilleure façon d'interpréter ou de conduire une vie, quelle blague ! Des lecteurs m'ont parfois demandé mon opinion concernant tel point de morale existentielle. Si j'en avais une, elle a immédiatement fondu devant la conscience subite du rôle que l'on attendait que je joue : celui d'une sorte de Socrate oraculaire. Bien que nous soyons entrés dans une ère prosaïque où l'écrivain littéraire n'est plus le référent culturel, ayant cédé la place au scientifique, au sociologue, à la star de cinéma, de variétés ou de sport, son prestige n'a pas tout à fait disparu malgré la prolifération de l'espèce. À quoi cela tient-il ? Si j'y répondais de façon dogmatique, je prouverais par l'absurde ce que j'essaie de démontrer, que l'écrivain veut toujours avoir réponse à tout dès lors que l'on sollicite, ou qu'il imagine que l'on sollicite sa prétendue clairvoyance. Pourtant, voici ce qu'écrit Cyril Connolly dans *Le tombeau de Palinure* : « De fait, nous découvrons en

vieillissant que la vie de la plupart des êtres humains est dénuée de valeur, sauf dans la mesure où ils contribuent à l'enrichissement et à l'émancipation de l'esprit. » Ce qui pourrait se transposer, avec un léger abus d'interprétation, par une formule plus restrictive : « La vie de la plupart des êtres humains est dénuée de valeur, sauf dans la mesure où ils écrivent. »

La dignité des individus, de tout individu, n'est pas en cause, c'est un postulat absolu. En revanche, la valeur résulte d'un choix éthique et ne vaut que pour ceux qui la partagent. Ce n'est donc pas l'impudence, mais la sincérité qui me fait avouer que j'aurais pu mettre la devise précédente au fronton de la première partie de ma propre existence, quand je n'écrivais pas encore sérieusement, et qu'il m'arrive aujourd'hui de penser la même chose, alors que je suis à l'acmé de la vie, la seule différence résidant dans le fait que j'en éprouve de la mauvaise conscience. Suis-je tellement sûr de moi ? Je me dis que pour réfléchir, il est inutile d'écrire, que pour méditer, on peut se passer de stylo ou d'ordinateur. Évidemment. Pourtant, un bel échange oral, un discours superbement improvisé ou « le dialogue intérieur et silencieux de l'âme avec elle-même » comme dit Platon pour définir la pensée, valent-ils vraiment un beau texte ? Pour moi dont la parole est

embarrassée, ordinairement hésitante, exceptionnellement explosive et excessive, une pensée riche ou fine ne peut trouver une forme adéquate en dehors de l'écriture. Comme beaucoup, je pourrais aller jusqu'à soutenir que c'est l'écriture qui appelle, stimule et formalise ma pensée. Écrire pour penser plutôt que penser pour écrire : étrange retournement des priorités dans les domaines didactiques, mais positionnement naturel, me semble-t-il, en littérature. Si l'on considère qu'une pensée sans forme n'est qu'une intuition à la limite de l'impalpable, une sorte de vapeur cérébrale, on conçoit aisément l'inéluctabilité de la verbalisation (ou, en tout cas, de la formalisation qui permet de parler de *pensée plastique* ou *musicale*). La seule concession, qui n'est pas mince, consiste à accepter l'idée que le lecteur *pense* en lisant, comme le voyageur vole métaphoriquement en prenant l'avion. Je lis, donc je pense, mais ma pensée est un clignotement le long d'une autre <sup>1</sup>. Pour être au clair avec soi-même, pour savoir de quoi sa propre pensée est réellement capable, l'épreuve de l'écriture me paraît cruciale. Peut-être publié-t-on trop, mais il n'est

<sup>1</sup> « Quand je ne peux pas marcher, disait Charles Lamb en 1833, je lis ; je ne peux pas rester assis à réfléchir. Les livres réfléchissent pour moi. » Cité par Alberto Manguel dans *Une histoire de la lecture*.

pas sûr que l'on écrive suffisamment. Tout le monde devrait écrire pour soi dans la concentration et la solitude : un bon moyen de savoir ce que l'on sait et d'entrevoir ce que l'on ignore sur le mécanisme de son cerveau, sur son pouvoir de captation et d'interprétation des stimuli extérieurs.

*Une liberté qui prend ses risques en laissant ses traces*

J'ai appris assez vite que l'écriture ne sauve pas l'écrivain du doute, mais m'en passer serait une abdication devant l'instinct intellectuel qui me pousse à en savoir plus sur ma propre pensée. Ce que je suis est moins en moi que devant moi : je suis plus mon futur immédiat, appelé (happé) par l'écriture qu'un passé figé dans mes précédents livres. Un écrivain doit parfois accepter de renier ce qu'il a écrit pour continuer à écrire. Il a une sorte de devoir d'ingratitude envers les productions passées de son esprit. Renier, le mot est exagéré ; oublier est mieux. Est-ce possible ? Au moins peut-on essayer. Que nous ne changions jamais vraiment n'est pas un obstacle pour agir comme si nous pouvions à tout moment muer radicalement, moins pour nous améliorer que pour

nous dépayser. Je suis souvent agacé de deviner ce que je risque de penser sur telle question particulière à laquelle je n'ai pas encore sérieusement réfléchi. Bizarrement, je vois autour de moi une majorité d'esprits nourrissant depuis des lustres le même credo composé d'une batterie plus ou moins limitée de principes qu'ils appliquent presque mécaniquement à tout. J'admets que c'est une force que de présenter au monde une personnalité entière, bien identifiée et sûre d'elle-même. Mais ainsi suis-je fait que les fortes personnalités, attirantes dans un premier temps, m'ennuient vite. Quel plaisir de jouer aux cartes en connaissant le jeu de l'adversaire ? Cette lassitude, je la ressens tout aussi bien vis-à-vis de moi-même, certains jours. Narcissisme, oui, car pour être fatigué de soi encore faut-il se considérer. Penché sur sa page, tout écrivain est narcissique. L'écriture est le plus ambigu et le plus solliciteur des miroirs. Après vingt ans d'écriture (ce qui est peu, finalement), je me demande quelle surprise j'attends encore de moi. Cette question, je me la pose avant chaque livre ; elle est mon meilleur stimulant. En écrivant, je ne cherche pas à m'étonner, encore moins à surprendre les lecteurs, j'essaie simplement d'animer des zones mal connues de ma sensibilité, d'ébranler le train de ma pensée dont le mou-

vement ordinairement chaotique et vague est sommé de prendre rythme et forme en se fixant.

Je souffre d'atermoisement dans le cours ordinaire de ma vie, n'étant jamais absolument sûr de penser ce que je pense. À peine ai-je émis une idée que l'idée contraire commence à me paraître intéressante et plausible. Curieuse affection, en effet, que cette instabilité intellectuelle nourrie par un scepticisme à l'égard des théories bâties à chaux et à sable. Le rapport dialectique entre des idées contraires impose une gymnastique mentale à laquelle je ne me soustrais jamais sans une certaine gêne, étant entendu que la vie quotidienne s'arrange mal de ces incertitudes qui vous font passer pour un irrésolu ou un velléitaire. Il est généralement plus bénéfique de présenter à autrui l'image d'un obstiné. Savoir ce que l'on veut constitue l'un des premiers commandements de la morale pratique. Encore peut-on vouloir ne pas trancher, position difficile à tenir qui fait de vous un Oblomov ou un Pyrrhon, un ennuyé ou un ennuyeux. L'écriture oblige à choisir, mais permet simultanément la nuance, la parenthèse, la notule pondératrice. En dépit de cette stratégie subtile, le texte reste de la pensée ou de la sensation figée. Je rêve de livres suffisamment chaotoyants pour décomposer toute lumière intellectuelle en

se jouant des interprétations fixistes. Au fait, nous en avons plusieurs, à commencer par les livres mystiques. Dans le domaine profane, Héraclite, Laodzi, Nietzsche ou Montaigne, par exemple, font croire à leurs lecteurs qu'ils ne les ont jamais tout à fait compris. Un livre comme *Les Essais* fuit devant toute pensée trop définitive ; il tient essentiellement par son allure (par son mouvement, comme dit Jean Starobinski). Je ne gloserai pas sur les philosophes abscons dont l'obscurité est le principal gage d'incertitude, ni sur les poètes qui ne sont pas faits pour être compris selon la raison.

Le plus beau de l'écriture, c'est cette tension entre ce qui est écrit et ce qui est à écrire, c'est l'usage d'une liberté qui prend ses risques en laissant ses traces. Je n'oublie pas que l'écrivain en tant que premier lecteur de lui-même se trouve sommé de décider du sort de son texte : tôt ou tard, il faut signer. Si je relis rarement mes livres, c'est pour éviter de les récrire mentalement avec la souffrance attachée à l'exercice soutenu de la perplexité. Je ne les renie pas, je m'y sens simplement à l'étroit. Je me retiens de les reprendre ligne à ligne, sinon mot à mot, sachant que ce palimpseste pourrait être infini.